

en essayant sans affectation les deux gouttes brillantes, ne regrettait pas sa petite croix d'or. Ces jours de bonheur qu'elle venait de passer, pendant la séparation elle tâcherait de les faire revivre.

— Si vous pleurez, je ne pourrai jamais partir !

Elle leva les yeux à ces paroles, et vit la figure de Maurice bouleversée par le spectacle de cette douleur dont il connaissait la cause, le remède aussi ! Un rayon de joie brilla sur les traits de la jeune fille, comme une apparition de soleil dans une matinée pluvieuse. Si les hommes savaient ce que peuvent, à certains moments, pour calmer, consoler, soutenir une femme, quelques mots sortis du cœur !

— Partez sans crainte, dit-elle ; je sens maintenant que vous n'oublierez pas la petite sœur que vous laissez dans les neiges. D'ailleurs vous ne pourrez guère penser à l'Hermitage que que vous ne pensiez par la même occasion à la Maison Crise. À propos, qui surveillera votre domaine ?

— Je compte prier votre père de prendre ce soin.

— Mon père ! s'écria-t-elle les yeux brillants.

Elle éprouvait une nouvelle joie. Son père allait remplacer Maurice ! Quel lien entre eux et avec elle ! On aurait dit qu'elle venait d'apprendre que le voyageur ne s'éloignerait jamais hors de portée de sa vue. Elle aborda d'elle-même les plans de voyage dont, à vrai dire, Cléguérec s'était peu mis en peine jusque-là. On parla de New-York.

— Vous y verrez votre cousin ? demanda Irène

— Forcément. Vous savez donc qu'il est à New York ?

Maurice apprit alors pour la première fois que le vicomte avait raconté toute son histoire à mademoiselle d'Oberkorn. Mais, si le jeune Parisien avait cru ébrouer sa confidente, il avait fait fausse route. Irène le jugeait avec une sévérité que ce héros, probablement, ne soupçonnait guère. Par contre, elle n'avait pas d'adjectif assez tendre quand elle parlait de ma le moiselle de Montdauphin.

— Vous la verrez à Paris ? demanda-t-elle à Maurice

— D'un côté je le désire, de l'autre je le dénonce. Que lui dirai-je ? Après tout, j'ai peur qu'elle n'ait été imprudente.

— Imprudente de se fier à la parole de celui qu'elle aime ?

Il y avait tant de surprise indignée dans cette exclamation, que Maurice n'osa pas s'expliquer davantage. Comme il se taisait, Irène lui demanda :

— Si vous étiez à la place de votre ami, agiriez-vous comme il est en train d'agir ?

— Non, dit-il gravement.

— Mais qui sait ? peut-être que vous avez une fiancée en France, vous aussi ?

— Je n'ai de fiancé nulle part, répondit Cléguérec ; en France encore moins qu'ailleurs.

Cette phrase, restée à terre comme une balle qu'aucun joueur ne se hasarde à ramasser, mit fin à la conversation pour ce jour-là.

Cléguérec s'en fut à ses affaires, s'efforçant de ne penser qu'une chose, c'est qu'il avait seulement cinq jours devant lui pour préparer son absence.

Pendant ce temps-là, M. d'Oberkorn, qui s'était caché dans un coin de sa maison pour laisser à Maurice le temps d'accomplir sa tâche, reparaisait devant sa fille tout tremblant d'inquiétude. Irène le regarda, et comprit dans ce coup d'œil qu'il savait tout. Elle ne témoigna rien de ce qui se passait dans son cœur, mais, allant à son père, elle prit la tête du vieillard dans ses mains et l'embrassa au front.

— Aimons-nous bien, papa ! lui dit-elle d'une voix triste mais assurée.

— As-tu peur que ma tendresse ne puisse te suffire, enfant, soupire le vieillard en la serrant avec force sur sa poitrine.

— Oh ! tout au contraire. J'ai peur d'une seule chose : que vous ne m'aimiez trop ! répondit-elle.

Son regard, qui semblait troublé de l'apparition d'un objet très lointain, rappelait alors au baron un certain regard qu'il avait vu dans d'autres yeux, des yeux à cette heure fermés pour toujours.

III

Maurice de Cléguérec sembla se réveiller précisément à l'heure où il aurait fallu s'endormir, autrement dit quand il se trouva étendu entre les draps de sa couchette de sleeping-car, en quittant Wabigoon. Il pensa pour la première fois depuis près d'une semaine, et, pour la première fois, il permit à certaines voix indiscrètes, que sa volonté jusque-là faisait taire, de lui poser cette question :

— Pourquoi pars-tu ?

Il ne s'était pas demandé plus tôt pourquoi il partait, parce qu'il voulait partir, et qu'il savait que la volonté, comme la vertu, joue gros jeu, dans certains cas, à s'interroger. Le parlementarisme ou, si l'on préfère, la manie des questions, c'est-à-dire l'analyse, ne vaut pas mieux, pour le gouvernement de l'individu que pour le gouvernement des peuples. Voilà pourquoi, depuis que l'analyse règne dans le roman, les honnêtes gens s'y font rares.

Ce qui prouve que Maurice avait bien fait de ne pas s'interroger les jours précédents, c'est qu'à cette heure il s'étonnait lui-même de la résolution qu'il avait prise et, plus encore, d'avoir exécuté cette résolution. Mais il était trop las de corps et d'esprit pour pousser la réaction plus loin. D'ailleurs son sleeping-car roulait vers l'Atlantique dans la nuit froide ; au bout de quelques heures le mouvement du train finit par l'engourdir.

Il s'éveilla au jour. Une grande tristesse l'accablait, dont il s'irrita de même qu'on l'irrite d'une matinée pluvieuse au début d'une partie de plaisir. La joie seule aurait dû se faire sentir en lui ; chaque tour de roue le rapprochait de la France ! Il eût beau tâcher de se convaincre qu'il était joyeux. Il se convainquit seulement qu'il s'éloignait de l'Hermitage... et autres lieux voisins. Bientôt il ne songea qu'à Irène. Avec amour ? Non, en bonne justice ; mais avec une extrême mélancolie.

Et pourtant, mademoiselle d'Oberkorn avait traversé leurs derniers entretiens, même l'entrevue des adieux, sans laisser échapper une plainte, un aveu, une larme, à peine un soupir. Mais cette résignation sans murmure, privilège douloureux et sublime des races du Nord et de l'Orient, troublait Maurice, comme elle a troublé tant de lecteurs de Tolstoï, chez nous, d'une sensation aiguë, vibrante, passionnée. Ces grands yeux le poursuivaient impitoyablement d'un regard dont aucune amertume ne rabaisait la douleur. Il ne cessa de les sentir fixés sur lui pendant soixante heures de rêverie forcée. En partant, il pouvait s'être montré honnête ; mais n'avait-il pas été cruel ? Une exclamation dont il ne soupçonnait pas l'égoïsme tout masculin lui revenait constamment sur les lèvres :

— Ah ! pourquoi l'ai-je connue !

Il espérait que sa rencontre avec Alain pourrait le distraire de cette disposition d'esprit fâcheuse et compliquée. Mais, pour dire les choses dans leur vérité, les deux cousins furent mécontents l'un de l'autre, et leur sympathie mutuelle fut loin de s'accroître.

Le plus jeune des deux éprouva une sorte d'agréable désillusion en trouvant Cléguérec assez différent de ce qu'il était à l'Hermitage, moins assuré dans son attitude, moins olympien dans sa sérénité, moins ironique et moins sévère. Cette revanche inattendue augmenta l'aplomb d'Alain, au préjudice du charme que lui donnaient son naturel et sa bonne grâce. On aurait dit, quant à lui, qu'il n'avait jamais vécu et surtout qu'il ne comptait plus vivre en dehors du triangle formé par Broadway, le Central Park, et la Cinquième Avenue.

Rien qu'en l'apercevant, très Parisien encore dans sa correction, avec une note déjà sûre de hardiesse américaine, Maurice dut avouer que le vicomte portait haut, sur le terrain fashionable, le prestige du nom français. Le compte rendu de ses exploits ne démentit pas sa bonne mine. Il s'était fait des amis de toutes les jeunes filles de la haute société, c'est-à-dire de toutes celles dont les pères chiffraient leur fortune par dix